

Histoire de la pensée économique

L'éducation et la vie de John Stuart Mill

Ce cours vous est proposé par Emmanuel Petit, professeur de sciences économiques, Université de Bordeaux, groupe de recherche en économie théorique et appliquée et par AUNEGe, l'Université Numérique en Économie Gestion.

Table des matières

Introduction.....	2
Une enfance entièrement consacrée à l'étude	3
La découverte du Traité de législation de Bentham	4
La crise dans ses idées	5
La rencontre avec les poètes et avec Harriet Taylor	6
La fin de vie.....	8
Références	8

Introduction

L'éducation de l'économiste John Stuart Mill (1806-1873) est sans aucun doute l'une des expériences les plus inhabituelles qui aient été orchestrées par un tuteur ou un père au cours de l'histoire humaine. À trois ans, John Mill est initié à la lecture des auteurs grecs (Hérodote, Xénophon, Platon, etc.). À quatorze, il est déjà un érudit dans le domaine de la philosophie, de l'histoire, de la géométrie, de l'astronomie ou des mathématiques. À vingt ans, ses connaissances en économie politique sont profondes, extensives et étayées.

Le jeune Mill a passé la plus grande partie de son enfance et de son adolescence à apprendre, à raisonner, ainsi qu'à enseigner, à son corps défendant, à ses plus jeunes frères et sœurs. Conçue, désirée et planifiée par son père, James Mill (1773-1836), ainsi que par son plus fidèle ami, le philosophe Jeremy Bentham (1748-1832), l'éducation du jeune Mill a pour dessein d'en faire un défenseur actif de la philosophie utilitariste. Reposant sur son extrême docilité, ainsi que sur des aptitudes et une intelligence hors du commun, ce projet éducatif a certes été, d'un certain point de vue, une réussite.

Cependant, comme Mill le racontera au soir de sa vie dans ses *Mémoires*, publiées à titre posthume en 1873, sa vie bascule, lors de l'automne 1826, lorsqu'il s'interroge sur ce que représente, pour lui, le « bonheur » et la joie. C'est, nous dit-il, en « cultivant ses sentiments », en échappant à son caractère « irrémédiablement analytique », que John Mill va sortir, dans le courant de l'année 1828, de sa dépression.

Baigné dans une atmosphère purement intellectuelle, entouré de peu d'affection par sa mère, soumis au tempérament parfois colérique d'un père autant admiré que craint, John Mill a appris à contrôler ses sentiments davantage qu'à les exprimer. Son salut viendra de la poésie autant que de sa rencontre avec Harriet Taylor. Il découvre notamment l'auteur romantique anglais, William Wordsworth (1770-1850), qu'il considèrera bientôt comme le plus grand poète de son temps.

Une enfance entièrement consacrée à l'étude

John Stuart Mill est né à Pentonville dans la banlieue nord de Londres le 20 mai 1806. Il est l'aîné d'une fratrie de neuf frères et sœurs. Dans ses *Mémoires*, John Stuart Mill décrit une enfance et une adolescence exclusivement consacrées à l'étude :

[il] « n'a guère reçu de livres d'enfants pas plus que de jouets, excepté quand des parents ou des amis [lui] en faisaient cadeau ».

Premier fils de James Mill, le jeune Stuart passe la plus grande partie de son temps à étudier, sous la houlette avisée de son père, qu'il accompagne régulièrement lors de promenades dans la campagne et qui sont autant d'occasion de restituer ou de commenter le contenu de ses lectures quotidiennes (*Illiade*, les *Métamorphoses*, la *Rhétorique* d'Aristote, les nombreux traités d'histoire ou de géométrie, les ouvrages d'Économie Politique, etc.).

Le jeune Mill a également la responsabilité de l'éducation de ses frères et sœurs, auxquels il transmet avec abnégation ses connaissances. Un univers ludique inexistant – à l'exception peut-être du fabuleux *Robinson Crusoé* « qu'il lut avec plaisir » – une activité physique très limitée (« je ne pouvais faire aucun tour d'adresse ni de forces ; je ne connaissais aucun des exercices du corps ») et l'absence de camarades dessinent un contexte de travail très propice à l'érudition.

Sur le plan académique, la formation de Mill a été une réussite exemplaire, comme il en témoigne lui-même dans ses *mémoires*, se souvenant notamment de la façon dont son père lui fait découvrir l'œuvre du père de l'Économie Politique :

« Il me fit étudier ensuite Adam Smith. Ce dont il s'occupa surtout pendant cette étude, ce fut de me faire appliquer aux idées plus superficielles de Smith les lumières supérieures de Ricardo, et découvrir ce qu'il y a d'erroné dans les arguments de Smith, ou dans ses conclusions. Une telle méthode d'instruction était merveilleusement combinée pour former un penseur, mais il fallait qu'elle fût maniée par un penseur aussi exact et aussi vigoureux que mon père ».

Aussi intense soit-elle, l'éducation que reçoit le jeune Mill n'est donc en aucun cas une éducation se limitant à un « exercice de mémoire » ou formant des « perroquets [débitant] ce qu'ils ont appris dans leur enfance ». Bien au contraire, elle forme un esprit doté de sens critique et d'autonomie :

« Tout ce que je pouvais apprendre par le seul effort de la pensée, mon père ne me le disait jamais, tant que je n'étais pas à bout de ressources pour le trouver moi-même ».

Le jeune prodige qu'est John Mill a incontestablement reçu une éducation qui a fait de lui un érudit et l'un des plus éminents économistes et philosophes de son siècle.

Dans son autobiographie, il en attribue le mérite à son père, à « son excellente méthode d'enseignement », et non à ses qualités propres qu'il considère, avec à l'évidence une modestie excessive, « plutôt en dessous de la moyenne ». L'éducation paternelle lui a bel et bien donné, dit-il, « l'avantage d'une avance d'un quart de siècle » sur ses contemporains.

La découverte du Traité de législation de Bentham

À 15 ans, le jeune Mill est parfaitement préparé pour connaître sa première « révélation ». En lisant le *Traité de législation* de Bentham (1802), dans la traduction réalisée par Étienne Dumont des travaux de Jeremy Bentham, il en ressort profondément transformé :

« Le principe de l'utilité, compris comme Bentham le comprenait [...] vint prendre dans mon esprit la place qui lui appartenait ; il y devint la clef de voute qui fit tenir en un seul corps tous les éléments détachés, qui avaient composés jusqu'alors, comme autant de fragments isolés, mes connaissances et mes croyances. Il donna l'unité à mes conceptions des choses. Dès lors j'eus des opinions, une croyance, une doctrine, une philosophie, et dans l'un des meilleurs sens du mot, une religion, de la démonstration et de la propagation de laquelle je pourrais faire le principal objectif de ma vie ».

À la lecture de cette citation, on saisit combien le projet de formation de l'adolescent qu'est Stuart Mill, défenseur ardent du principe de l'utilité et de la recherche du « plus grand bonheur pour le plus grand nombre » (selon les mots de Bentham), a été accompli au-delà même sans doute des espérances de son tuteur et de son père.

Comme le suggère lui-même John Stuart Mill, son « éducation avait été jusque-là, en un certain sens, un cours de benthamisme », mais elle n'était demeurée, de son point de vue, qu'une discussion « abstraite ».

En lisant le Traité, c'est désormais « avec toute la force de la nouveauté » que la doctrine de Bentham le frappe et annonce, autant pour lui que pour la société morale, une « ère nouvelle ».

La crise dans ses idées

Sur le plan personnel, l'éducation ascétique du jeune Mill a eu cependant un coût psychologique manifeste dont il fait lui-même état dans ses mémoires. Éduqué avec la plus grande austérité, entouré d'une mère que l'on devine peu présente et peu maternelle, il souffre du tempérament parfois houleux de son père et de son manque d'affection :

« L'élément qui manquait le plus dans les rapports moraux de mon père avec ses enfants, était celui de la tendresse ».

Davantage, il vit dans la crainte que ses imperfections ou ses approximations suscitent la réprobation, l'énervement ou la punition paternelle :

« Il m'inculquait énergiquement [des] règles, et me réprimandait sévèrement chaque fois que j'y manquais ».

Certes, James Mill apparaît toujours disponible chaque fois que son jeune fils le sollicite, mais il s'impatiente dès que celui-ci fait preuve de maladresse. Il se limite à dire comment il aurait dû lire (une phrase), mais jamais ne montre comment (la) lire.

Comme le parodiera plus tard Charles Dickens dans *Les Temps difficiles* publiés en 1854, il est, comme l'instituteur Mr Gradgrind, focalisé sur les faits et rien que les faits, comptant « sur l'intelligibilité de l'abstrait représenté seul, sans le secours d'aucune forme concrète ».

Au cours de l'automne 1826, celui qui (donc) « n'a jamais été un enfant » tombe dans une phase dépressive, une crise existentielle, qui durera près de deux ans :

« Suppose que tous les objets que tu poursuis dans la vie, soient réalisés, que tous les changements dans les opinions et les institutions dans l'attente desquels tu consumes ton existence, puissent s'accomplir sur l'heure, en éprouveras-tu une grande joie, seras-tu bien heureux ? – « Non ! » me répondit nettement une voix intérieure que je ne pouvais réprimer. Je me sentis défaillir ; tout ce qui me soutenait dans la vie s'écroula ».

Désorienté, accablé, Mill perd tout intérêt pour ses livres favoris et semble ne plus nourrir de sentiments ni pour lui-même, ni pour les autres : « Je portais ma tristesse avec moi, je la retrouvais dans toutes mes occupations ».

La rencontre avec les poètes et avec Harriet Taylor

Mill raconte que c'est à la lecture des *Mémoires d'un père* (1777) de Jean-François Marmontel, relatant la mort de son père et le désarroi qu'il fait naître au sein de la famille de Marmontel, qu'il recouvre la sensibilité.

Des pleurs qui disent, à leur façon, l'être ému qu'il peut être à nouveau – « je pouvais retrouver l'espérance. Je n'étais donc plus de bois ou de pierre » – et qui révèlent aussi, peut-être, combien, à ce moment précis de son existence, il s'identifie douloureusement au poète français témoignant de l'omniprésence de son père au-delà même de la mort.

Le sursaut de John Mill viendra ensuite avec la poésie et avec sa rencontre avec les poètes. Il lira, pendant ses mois de trouble, Lord Byron, dont le tempérament mélancolique ne le délivre pas de son désarroi. Il découvre, cependant, l'auteur romantique anglais, William Wordsworth (1770-1850).

Dans les *Ballades lyriques*, publiées en 1798, John Mill s'émeut profondément à l'évocation de la beauté du paysage auquel l'art poétique de William Wordsworth donne accès à partir d'une patiente récréation des émotions esthétiques. Il saisit, par l'expérience, que la sensibilité doit être cultivée, enrichie et guidée.

Sans rejeter la pratique intellectuelle, condition indispensable du développement individuel, il acte de la nécessité de nourrir une « culture des sentiments [qui] devint un des points cardinaux de [sa] croyance morale et philosophique ».

Il est une autre rencontre cependant qui est encore plus importante pour Mill, c'est celle avec Harriet Taylor (1807-1858). Mill a rencontré Harriet Taylor alors qu'il n'avait que 24 ans. Elle en a à l'époque 22. Harriet est déjà mariée à Samuel Taylor dont elle a eu deux enfants. Dès cette époque, Harriet Taylor et John Mill passent de longs moments à se côtoyer (platoniquement) et à échanger. Une idylle qui durera de longues années (de 1830 à 1858).

Ce n'est qu'à la suite de décès de Samuel Taylor (en 1849), et en dépit de la réprobation morale qui entoure leur union, qu'ils s'épousent deux ans après, en 1851. Selon de nombreux auteurs, l'empreinte d'Harriet Taylor, grande figure du féminisme, philosophe avertie, a été très forte.

L'on sait que dans la période qui a suivi le décès de Samuel Taylor, Harriet et John Stuart, craignant tous les deux pour leur santé, conçoivent et discutent d'un projet d'écriture qui sera à l'origine des nombreux écrits de Mill, y compris ceux rédigés après la mort prématurée de son épouse en 1858.

L'influence d'Harriet Taylor est ainsi perceptible ou probable dans les ouvrages sur la liberté ou sur l'utilitarisme, sur la place des femmes dans la société et la domination masculine (*De l'assujettissement des femmes*, 1869), sur la religion (*Essais sur la religion*, 1875), ainsi que, il faut le noter, sur la construction des notes qui serviront de support aux *Mémoires* de Mill (1873).

Dans son ouvrage *De la liberté* paru en 1859, John Stuart Mill rend un hommage vibrant à son épouse, décédée un an auparavant, Harriet Taylor Mill. Il reconnaît en particulier la dette intellectuelle qu'il a contractée vis-à-vis d'elle tout au long de sa vie :

« Lorsque deux personnes partagent complètement leurs pensées et leurs spéculations, lorsqu'elles discutent entre elles, dans la vie de tous les jours, de tous les sujets qui ont un intérêt moral ou intellectuel, [...] il est de peu d'intérêt, du point de vue de la question de l'originalité, de savoir lequel des deux tient la plume. [...] Ainsi, au sens large, non seulement durant nos années de vie maritale, mais encore durant les nombreuses années de complicité qui les précédèrent, toutes mes publications furent tout autant les œuvres de ma femme que les miennes... »

La fin de vie

Après la mort de son épouse, Harriet Taylor Mill, des suites d'une tuberculose (comme d'ailleurs les deux frères et le père de John Stuart), Mill entreprend des voyages. Il devient député à la Chambre des Communes à l'âge de 59 ans. Sa renommée est grande à l'époque. Il est considéré comme l'un des plus grands économistes de son temps.

Il termine sa vie en France, à Avignon (là où son épouse a été enterrée). Il continue à travailler à la poursuite de son œuvre (immense), en compagnie de sa belle-fille. Il meurt à Avignon (ville dans laquelle on peut aller voir sa tombe) à l'âge de 67 ans.

Références

Mill, John Stuart. *Système de la logique déductive et inductive*, Paris, Mardaga, 1988 [1843].

Mill, John Stuart. *L'utilitarisme*. Flammarion, 2018 [1861].

Mill, John-Stuart. *Principes d'économie politique*. BnF collection ebooks, 2021 [1848].

Pérvier Hélène, *L'économie féministe*, Paris, Les presses de Sciences Politiques, 2020.

Petit Emmanuel, John Stuart Mill et James Mill: un modèle d'éducation utilitariste dépourvu d'affects, *Les Études Sociales*, vol. 171/172, 2020, n°1, p. 147-167.

Royer Clémence, *Théorie de l'impôt, ou La dîme sociale*, Guillaumin & Cie., 1862.

Comment citer ce cours ?

Histoire de la pensée économique, Emmanuel Petit, AUNEGe (<http://aunege.fr>), CC – BY NC ND (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>).



Cette œuvre est mise à disposition dans le respect de la législation française protégeant le droit d'auteur, selon les termes du contrat de licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>). En cas de conflit entre la législation française et les termes de ce contrat de licence, la clause non conforme à la législation française est réputée non écrite. Si la clause constitue un élément déterminant de l'engagement des parties ou de l'une d'elles, sa nullité emporte celle du contrat de licence tout entier.